

P O L A R

MUKOMA WA NGUGI



Black Star Nairobi

traduit de l'anglais (Kenya)
par Benoîte Dauvergne

 **l'aube**
NOIRE

BLACK STAR NAIROBI

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

L'Éditeur remercie le Centre national du livre
pour son soutien à cette publication.

Titre original: *Black Star Nairobi*

First Published in the United States by Melville House Publishing
© Mukoma Wa Ngugi, 2013

© Éditions de l'Aube, 2019,
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2977-6

Mukoma Wa Ngugi

Black Star Nairobi

roman traduit de l'anglais (Kenya)
par Benoîte Dauvergne

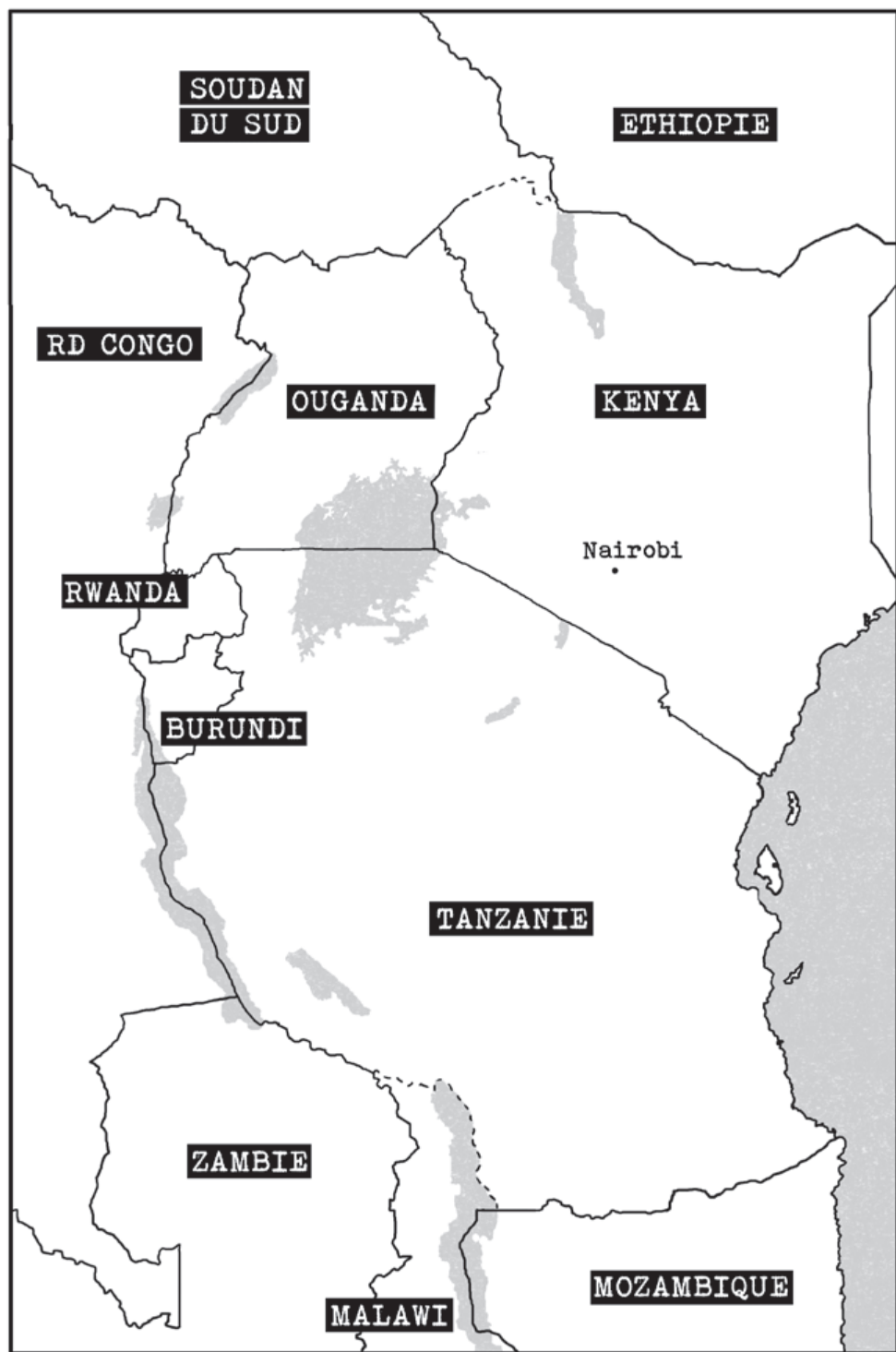
éditions de l'aube

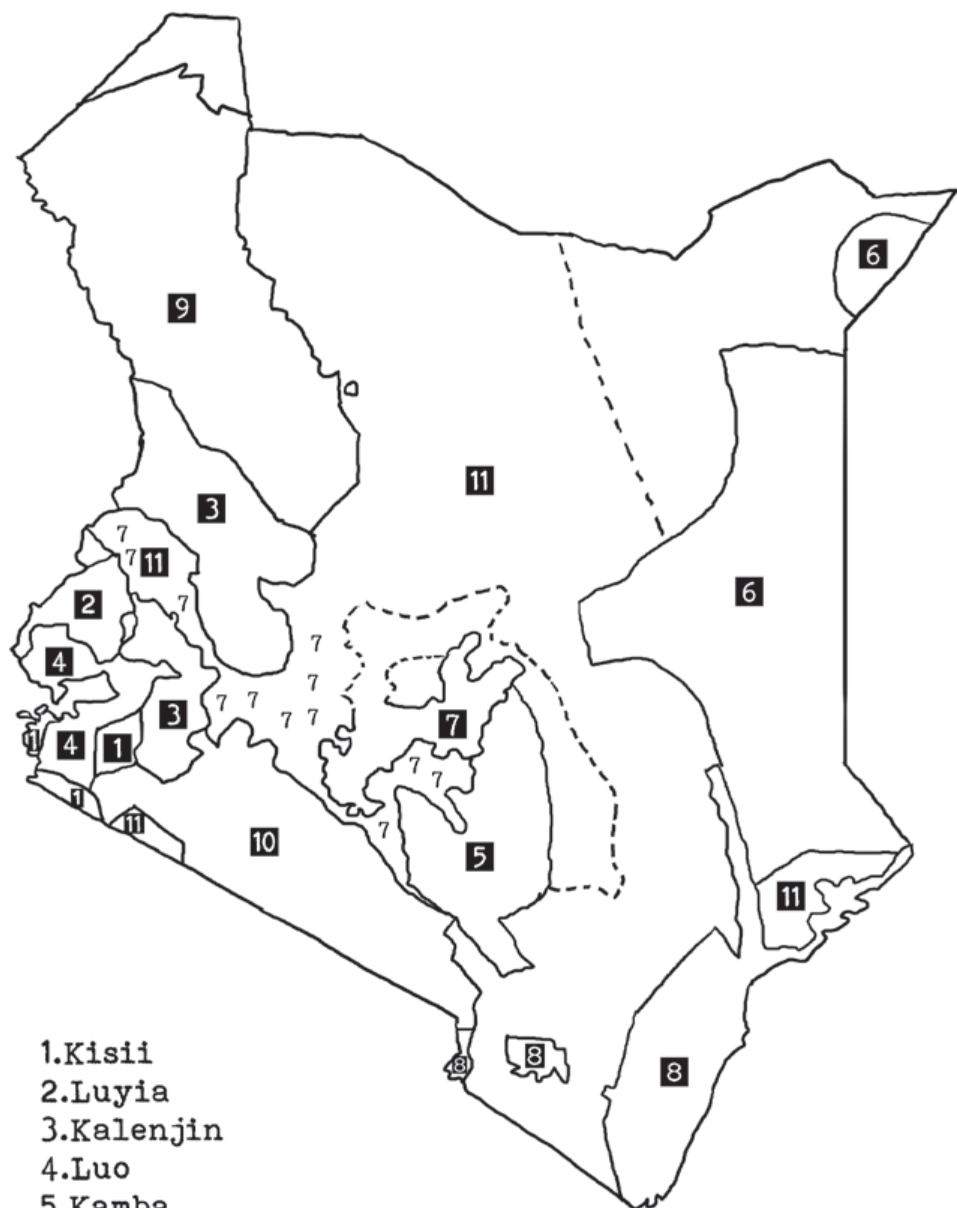
DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LÀ OÙ MEURENT LES RÊVES, 2018 ; l'Aube noire poche, 2019

*À ma femme, Maureen Burke,
et ma fille, Nyambura Eileen Wa Mukoma
(pour son dix-huitième anniversaire en 2028)*





- 1.Kisii
- 2.Luyia
- 3.Kalenjin
- 4.Luo
- 5.Kamba
- 6.Kenyan Somali
- 7.Kikuyu/Meru
- 8.Mijkenda
- 9.Turkana
- 10.Maasai
- 11.Autres

KENYA

Chapitre 1

CIEL CHARGÉ

Vingt-quatre heures avant l'explosion d'une bombe au Norfolk Hotel, O et moi nous trouvions au cœur de la tristement célèbre forêt de Ngong devant le cadavre de ce qui était, quelques jours plus tôt, un grand homme noir en costume. Dévoré par les bêtes sauvages de Ngong, le corps ressemblait plus à une carcasse d'animal qu'au cadavre d'un homme. La victime avait subi la pire mort possible – elle ressemblait à peine à un être humain.

Il était aux environs de midi, mais il aurait aussi bien pu être minuit car nous avions l'impression de ratisser les lieux dans le clair de la pleine lune, à la recherche d'indices : la voûte formée par les arbres anciens laissait passer une agaçante lumière intermédiaire, trop faible pour y voir clair, trop vive pour que nous utilisions des lampes torches.

Ce fut O qui le dit le premier :

« Cet homme cache de nombreux secrets. »

Il pointa son visage du doigt. Le petit sourire qu'esquissait encore le mort m'évoquait la satisfaction triomphante d'avoir été découvert.

C'était toute l'utilité de la forêt de Ngong : on y abandonnait un cadavre pour faire passer un message.

Aux États-Unis, il y a le désert du Nevada – et les stades de football américain, en ce qui concerne Jimmy Hoffa. Au Kenya, si une personne suffisamment crédible vous menace de vous envoyer à Ngong, mieux vaut lui céder, à moins que vous soyez capable de l'y envoyer en premier.

Je n'étais pas au Kenya depuis très longtemps, mais je pouvais déjà énumérer les noms de quelques personnes retrouvées à Ngong : J. M. Kariuki, un radical de ceci ou cela, torturé à mort – son corps avait été découvert par un jeune gardien de troupeau. Robert Ouko, un homme politique soigné de sa personne qui s'était soi-disant suicidé à Ngong : d'abord, il s'était mutilé puis, comme il ne se vidait pas de son sang, il s'était immolé avant de se tirer finalement une balle dans la tête. Les témoins de l'accusation et de la défense étaient tous morts mystérieusement, y compris le jeune gardien de troupeau ayant, cette fois encore, découvert le corps.

C'était toujours un gardien de troupeau qui tombait sur le cadavre après s'être aventuré dans les profondeurs de la forêt. Dans le cas qui nous intéressait, il se trouve que le jeune homme était équipé d'un portable. Nous avons ainsi pu aller examiner le corps quelques heures plus tard.

O et moi aurions dû quitter les lieux aussitôt. Et vu la localisation méthodique des deux coups de feu, l'un dans l'endroit où se trouvait jadis le cœur, l'autre dans la tête, évoquant le geste d'un tueur compétent et efficace, nous aurions même dû fuir.

N'importe quel jour de l'année passée, c'est ce que nous aurions fait. Depuis que O et moi avons ouvert la judicieusement nommée Black Star Agency trois ans plus tôt, nous enquêtons sur les affaires les plus étranges : de la disparition

d'un pénis – facile à résoudre avec un bon coup de genou dans l'entrejambe – à quelques infidélités conjugales, en passant par le truquage d'élections municipales.

Notre agence était à peine rentable. Si nous parvenions à nous maintenir à flot, c'était seulement parce que O n'avait jamais cessé de travailler pour le Criminal Investigation Department. Nous parvenions ainsi à glaner une affaire de personne portée disparue ici, un meurtre là. Par conséquent, lorsque Yusuf Hassan, le chef du CID, nous balança ce macchabée, ce fut un service qu'il nous rendait. Non seulement le CID paierait l'addition, mais il me verserait des honoraires de consultant.

Plus que simplement sur la paille, disons que nous étions comme deux boxeurs qui, après avoir raflé des victoires prévisibles, sont prêts à combattre enfin un adversaire de taille. Nous étions prêts à enquêter sur une affaire comme celle qui avait failli nous briser – notre première ensemble : le meurtre d'une jeune Blanche découverte sur la véranda d'un professeur africain à Madison, dans le Wisconsin. Bon, je ne dis pas que chercher un pénis disparu est une perte de temps mais parfois, on a simplement envie de faire ce qu'on fait de mieux, dans les conditions les plus difficiles – pas pour la frime, mais juste parce qu'on assure. Nous avions tous deux une soif réelle de vrai boulot... et de fric.

« Celui qui l'a tué a ramassé les douilles », constata O en pointant du doigt leur absence autour du corps.

Avec précaution, nous ouvrimmes la veste déchiquetée, encore humide de sécrétions corporelles et d'eau de pluie. À l'intérieur se trouvaient des dollars américains lacérés, quelques euros, ainsi que des shillings kenyans, mais aucun papier d'identité. Les poches de son pantalon étaient vides. Le costume n'avait pas d'étiquette. Il pouvait s'agir de n'importe

qui. J'étais cependant certain d'une chose : s'il méritait la cruauté de la forêt de Ngong, notre homme ne pouvait pas être n'importe qui.

« Il se pourrait que nous ne découvriions jamais son identité », dis-je en désignant les os presque décharnés de ce qui était jadis ses mains.

L'ADN n'est utile que lorsqu'on dispose d'une vaste base de données criminelles, et celle du Kenya n'en était qu'à ses balbutiements. À moins d'avoir beaucoup de chance, nous ne trouverions aucune correspondance. Quant aux empreintes dentaires, ce n'était même pas la peine d'y penser. Il fallait espérer que le cadavre nous livrerait quelques secrets.

Il ne nous restait plus qu'à l'apporter au médecin légiste. Comme nous n'avions pas de housse mortuaire, la police administrative, ou PA pour les intimes, dut soigneusement faire rouler le corps sur une couverture en laine.

« Ishmael, on ne quitte pas la forêt de Ngong sans avoir fumé un joint, annonça O, les yeux levés vers le soleil qui filtrait à travers les branches comme un clair de lune. Pendant qu'on y est, autant profiter de la solitude des lieux », ajouta-t-il avant d'allumer son joint.

O n'avait pas beaucoup changé au fil des années – il portait toujours sa veste en cuir, même les jours les plus chauds à Nairobi. Bien qu'il ait maintenant la petite quarantaine, il n'avait pas pris un gramme. Sa fine ossature le faisait paraître plus grand qu'il ne l'était. Ses yeux étaient en permanence injectés de sang à cause des nuits blanches et de sa consommation excessive d'herbe. Chaque fois que nous nous trouvions dans une situation dangereuse, un sourire semblant suggérer qu'il savait une chose que l'autre ignorait flottait sur ses lèvres. Il m'avait fallu un certain temps pour le comprendre : O n'avait aucune limite, il pouvait mutiler, torturer et tuer si la situation

l'exigeait. À ses yeux, cela faisait simplement partie de son travail. Il avait vu et provoqué suffisamment de morts pour accepter sa propre mortalité. La plupart des criminels sont prêts à tuer mais pas à mourir – aussi, quand des connards tombaient sur O, c'était lui qui avait l'avantage.

Au bout du compte, c'était cette dualité, presque un dédoublement de personnalité, qui le rendait dangereux. Le type bien en lui travaillait comme tout un chacun de neuf heures à dix-sept heures ; il était heureux en ménage et rentrait toujours chez lui le plus tôt possible. Cependant, lorsque nous pénétrions dans le monde des voleurs et des assassins, il s'y intégrait sur-le-champ et suivait leurs règles aussi souvent qu'il les inventait et les enfreignait. Il y avait des avantages à travailler avec un homme comme O : il ne perdait jamais de vue l'essentiel, ce qui lui donnait souvent l'air froid. Tant que vous étiez dans son camp, vous étiez en sécurité. C'était un trait de personnalité que j'avais admiré ; mais depuis quelque temps, je commençais à craindre ce qui se passerait si, un jour, ce qui lui permettait de conserver cette dualité se détraquait – et si je me trouvais par hasard dans l'autre camp.

« Cette forêt me rappelle combien j'ai de la chance. D'être simplement en vie, de pouvoir la quitter sur mes deux jambes.

— Toutes les excuses sont bonnes pour fumer un joint, hein ? » demandai-je, plus que sceptique.

O rit.

« Non, Ishmael, toutes les excuses sont bonnes pour célébrer la vie. »

Il souffla la fumée épaisse de sa marijuana vers les branches.

Un bon kilomètre nous séparait de la route et, tandis que O se laissait absorber par son joint, je me laissai absorber par mes pensées en écoutant la forêt. Il existe différentes sortes de calme : le calme lorsque tout est silencieux autour de vous,

ou celui qui se produit quand votre environnement bat en rythme, au contraire de vous – le calme qui accompagne un bruit de fond, par exemple. Le calme de la forêt de Ngong était du genre sonore. Nous n'étions ni plus ni moins bruyants que le vent se frayant un violent passage à travers les arbres ou les hyènes riantes, les léopards rugissants, et dieu sait quoi d'autre ; nous, les humains, faisons simplement un bruit différent. Vêtements qui s'accrochent dans les buissons et se déchirent, semelles épaisses qui frottent et arrachent les broussailles, juron accompagnant l'égratignure d'une peau nue par quelque chose d'épineux. C'était comme si nous chantions faux au sein d'un groupe bruyant. Cette impression d'être trop humain me donnait envie de foutre le camp de Ngong sur-le-champ.

Nous atteignîmes finalement la route qui coupait à travers la forêt. Les deux autres agents de la PA que nous avions laissés là afin d'être sûrs qu'aucun fantôme ou criminel ne vole les véhicules de police eurent du mal à cacher leur soulagement en nous voyant arriver. Ils s'empressèrent de nous aider à enrouler le corps dans une deuxième couverture, le hissèrent à l'arrière de leur pick-up puis partirent chez le médecin légiste.

Naturellement, O et moi nous rendîmes ensuite à la Broadway's Tavern pour discuter de l'affaire en buvant de la bière Tusker accompagnée de chèvre rôtie. C'était ainsi que nous réfléchissions le mieux.

La Broadway's Tavern, située entre le bidonville de Kangemi et le riche lotissement de Mountain View, était devenue notre rade préféré au fil des années. C'était un bar étrange, même les meilleurs jours. Ici, voleurs, politiciens, prostituées et flics faisaient la paix, histoire de savourer leurs bières et la chèvre rôtie. C'était l'endroit où se retrouvaient toutes les personnes impliquées dans des entreprises criminelles, qu'elles soient dans

le camp des gentils ou des méchants ; une maison de négoce officieuse où chacun se renseignait, où policiers et voleurs échangeaient des tuyaux – transactions utiles, mais surtout intéressées. En matière de vie et de mort, il était bon pour des ennemis de garder au moins une porte ouverte – la vie de certains flics avait ainsi été sauvée, tout comme celles de quelques criminels.

Les civils n'étaient pas les bienvenus, mais je suppose qu'aucune personne sans relation dans le milieu n'aurait voulu y entrer de toute façon. Le bar n'était en fait qu'une immense salle équipée de chaises en fin bambou et de tables en bois, d'un juke-box et d'un long comptoir. En faisant le tour du bâtiment par l'extérieur, on tombait sur une cuisine en plein air qui ne préparait que du *nyama choma* et de l'*ugali*, un plat que je mangeais de temps en temps pour me rappeler le gruaud de maïs de chez moi.

Il y avait cependant quelques critères à respecter : les maris violents, les violeurs, les assassins et les petits délinquants savaient qu'ils n'avaient pas intérêt à s'approcher de la taverne. Il était arrivé plus d'une fois qu'une personne au bar balance un escroc minable qui avait à tort cherché le soutien de criminels professionnels plus classes.

L'existence de ce bar se justifiait d'une autre façon : ce qui différencie la police kenyane et les criminels kenyans, c'est simplement qu'ils se trouvent d'un côté et de l'autre de la loi. O, pour sa part, aurait aussi bien pu être criminel que flic – et plus je passais de temps au Kenya, plus il me semblait que j'étais comme lui. Il est inutile de reprocher aux autres la voie qu'ils ont choisie. Finalement, cette taverne était la preuve que nous, les flics, avons accepté que le crime existerait toujours. Et nous avons décidé de faire la paix avec la catégorie des criminels qui ont un certain sens des convenances professionnelles.

Nous entrâmes dans le bar juste au moment où commençait le journal de dix-sept heures. Il m'avait fallu des mois pour m'habituer à l'importance qu'accordent les Kenyans à l'heure du journal. Dans tous les bars, on passait aussitôt sur une des chaînes d'information, même si d'autres rediffusaient le match de foot d'un championnat européen. C'était comme une prière commune, à la différence que les infos donnaient matière à discuter autour d'une bière.

Comme aux États-Unis, les présentateurs des journaux kenyans sont très connus. Ce soir-là, Catherine Kasavuli, la Katie Couric kenyane, était à l'antenne. MC Hammer cria aussitôt qu'il voulait l'épouser. Vêtu du pantalon doré caractéristique du rappeur, les cheveux grisonnants mais teints en rouge à la punk, ce MC Hammer-là jouait le rôle du bouffon dans cette cour de policiers et de voleurs. Il connaissait tout le monde et un peu de tout sur tout. MC Hammer était comme un clown caché derrière un masque.

Le sénateur Obama régnait sur les informations, comme tous les jours depuis qu'il avait annoncé sa candidature en février dernier. Cette fois, on parlait des personnes qui l'accusaient d'être un citoyen kenyan, non un Américain.

« Comme si être kenyan était un crime », se moqua MC Hammer.

O et moi rentrions en voiture d'un endroit ou d'un autre quand Obama avait annoncé sa candidature. J'avais allumé la radio et voilà : Barack Hussein Obama se présentait aux élections présidentielles. À notre arrivée à Nairobi, tout le monde klaxonnait, certaines personnes agitaient des affiches d'Obama, d'autres vendaient des T-shirts et des tasses à son effigie. Bien plus tard, une bière Obama appelée la Senator verrait le jour, bien que, selon les connaisseurs, elle n'ait rien de novateur : de la Tusker ordinaire dans une canette ornée du portrait d'Obama.

« Alors, Ishmael, qu'est-ce que ça te fait ? m'avait demandé O. L'un des tiens bientôt président des États-Unis ! »

J'avais toujours considéré Obama comme un Noir. Les Noirs aux États-Unis s'étaient trouvés au centre de tout – la construction du pays, les inventions, les sciences, le sport –, et pourtant, curieusement, nous restions sur la touche. Allions-nous donc enfin accéder à la Maison Blanche ? Cependant, une chose me gênait que je ne parvenais pas à formuler : je n'avais pas l'impression qu'il pouvait réellement parler en mon nom. Mais je suppose que l'événement nous dépassait tous. Bill Clinton, premier président noir ? Il était temps de se débarrasser des dirigeants déguisés en Noirs. Je voulais qu'Obama gagne.

« Mais comment fait ce putain de racisme pour survivre à un truc pareil ? m'étais-je exclamé.

— Je vais te surprendre, mais nous n'avons eu que des présidents noirs et regarde un peu l'Afrique, toutes ces divisions... avait répondu O en tournant la tête pour voir ma réaction. Allez, profite, ça va vraiment être quelque chose », avait-il ajouté plus gentiment, puisque je ne répondais pas.

Comme s'il nous avait entendus, le président kenyan avait pris la parole à la radio pour annoncer que le lendemain serait un jour férié. Sage décision : tout le pays aurait la gueule de bois au petit matin de toute façon.

L'espace d'un instant, j'eus le mal du pays. Le rythme fort mais fatigué de la petite ville de Madison dans le Wisconsin, où j'avais grandi ; mes parents et leur désir de richesse ; la belle Mo, journaliste lauréate du prix Pulitzer, que j'avais aimée mais qui ne voyait en moi qu'un flic noir ; les États-Unis et leur racisme de classe et de couleur. Pendant ces quelques secondes, je regrettai la carrière que j'avais laissée là-bas. Je regrettai mon autre vie, ma vie parallèle, la vie que j'étais censé mener,

celle qui n'impliquait pas que je sois amoureux d'une femme comme Muddy, ni que j'aie un associé comme O – la vie avec une retraite en perspective ou, si je ne vivais pas jusque-là, la garantie qu'au moins les miens ne se retrouveraient pas dans le besoin. J'eus même la nostalgie de l'euphémisme « mort dans l'exercice de ses fonctions ». Mais un instant seulement, car la vie que j'avais choisie se déroulait ici, dans ce pays.

Suivirent les informations sur les élections présidentielles kenyanes imminentes – les insultes habituelles : Untel était corrompu, un pur tribaliste et, pire que tout apparemment, un vrai politicien. Une information éveilla notre intérêt : d'importantes caches de machettes – fabriquées en Chine, comme à peu près tout dans le monde – avaient été découvertes au port de Mombasa. On ne savait pas précisément à qui elles étaient destinées ni dans quel but. La police des douanes enquêtait.

« J'ai quelque chose à dire, déclara MC Hammer en se levant et défroissant son large pantalon doré dès que la publicité mit fin au journal. Des Kenyans qui prennent le contrôle du monde. Des machettes chinoises. À ceux qui pourraient avoir de mauvaises intentions, je dis, n'oubliez pas ceci : *"You can't touch this."* »

Il se mit à danser et tout le bar se tordit de rire.

« Aucun risque que ça arrive, intervint un homme ivre, une bouteille de Tusker à la main. On aime bien commettre quelques meurtres pendant les élections, mais on n'a pas envie de faire comme les Rwandais. Ça passera. Une petite effusion de sang, histoire de bénir la démocratie... Une machette chinoise ? Ma caboche est comme une forteresse – impénétrable. »

Encouragé par les rires, il se leva, siffla le reste de sa bière et brisa la bouteille sur sa tête.

« Je me demande où notre gars a sa place dans tout ce bazar, songea O à haute voix.

— Quel bazar ?

— Toute cette merde. D'une façon ou d'une autre, il est lié à tout ça : les élections, les États-Unis, le Kenya », clarifia-t-il son intuition.

O appela Hammer qui nous rejoignit en quelques pas glissés.

« Quelle heure il est ? nous demanda-t-il.

— *Hammer time !* » répondis-je.

Hammer rit et s'assit.

« Tu as entendu des histoires de fantômes au sujet de la forêt de Ngong récemment ? » l'interrogea O.

Hammer resta silencieux un instant.

« Ma gorge est très poussiéreuse, pleine de toiles d'araignées. Le seul remède, c'est le nectar des dieux », dit-il finalement.

O lui commanda une Tusker. Hammer attendit qu'elle arrive sans prononcer un mot, puis il en but une gorgée.

« Le fantôme en question a été confectionné à l'aide d'une balle dans la tête et dans le cœur – très propre, expliqua O.

— Nous autres, on ne fait pas dans le propre. C'est un étranger qui l'a tué... Rien entendu à ce sujet, mais on dirait bien le genre d'affaire dont Hammer ne veut pas ici – en matière de crime, je suis un nationaliste. Qu'on laisse les Kenyans se buter entre eux. »

Il prit sa bière et s'éloigna de sa démarche souple. S'il découvrirait quelque chose, il nous le ferait savoir – enfin, peut-être.

« Impossible de situer notre gars tant qu'on n'en saura pas plus. Dès qu'on aura découvert son identité, l'enquête pourra démarrer. Pour le moment, on n'a que dalle.

— J'ai besoin d'air », dit O.

Il sortit fumer un joint. Ce bar était strictement non-fumeur, pas de cigarette, pas d'herbe ni rien de ce genre.

J'étais fatigué. Il fallait que je rentre. Je n'étais pas inquiet à l'idée de laisser O ici, défoncé et soûl ; quelqu'un, ami ou ennemi, s'assurerait qu'il monte dans son Land Rover pour rentrer. Je pris un taxi pour Limuru et demandai au chauffeur de me déposer quelques portails avant la maison. Une précaution inutile puisque, dans cette petite ville, il suffisait de demander où habitait l'Américain, mais je préférais tout de même éviter de mener droit chez moi une personne qui me voulait du mal.

À mon réveil, le lendemain matin, je trouvai Muddy occupée à écrire à son bureau, un joint et un café à la main. Je la contemplai quelques instants, fasciné par son beau visage très sérieux qui apparaissait entre les volutes de fumée, tandis qu'elle tirait sur son joint et tapait sur son clavier. Dans les moments comme celui-ci, je m'imaginais vieillissant auprès d'elle – le monde restait cette scène de beauté sereine ruiselante de lumière ; seuls Muddy et moi changions et nous faisons de plus en plus vieux.

Elle portait une étole rouge, vert et noir, de longues boucles d'oreilles en perles et, au lieu de les détacher comme avant chacune de ses représentations, elle avait relevé ses dreads, si bien qu'elles tombaient en cascade autour de son visage. En principe, Muddy aurait dû mourir au Rwanda. Souvent, elle regrettait d'avoir eu la vie sauve – d'avoir survécu à toutes les personnes qu'elle aimait dans un corps qui ne semblait plus le sien, d'avoir rejoint la résistance et tué à maintes reprises ; il était difficile de vivre avec ces souvenirs.

Aujourd'hui plus âgé, son visage avait perdu cette innocence que je n'avais pas connue mais imaginée, et la dureté que j'avais appris à cerner faisait facilement place à un sourire maintenant.

Muddy tenait davantage à la vie, à la sienne et à celle des personnes qui l'entouraient. Lorsque je l'avais rencontrée, elle essayait de comprendre certaines choses et avait beaucoup de certitudes ; maintenant qu'elle avait compris ces choses, elle était moins sûre d'elle, comme moi, comme tout le monde.

On frappa à la porte. C'était O qui, après avoir tiré quelques bouffées du joint de Muddy, nous offrit de préparer le petit déjeuner. Muddy et moi lui répondîmes par un grognement, certains qu'il s'agirait d'une omelette, la même qu'il préparait depuis des années maintenant, ajustant les ingrédients à un degré que lui seul connaissait. Ça faisait une éternité qu'il essayait de la parfaire. Malgré tout, c'était de la nourriture, et quand je voyais le sérieux avec lequel il préparait son omelette, ma vie me semblait moins déprimante.

« Comment va ta femme délaissée ? On devrait sortir tous ensemble après ma performance, non ? » demanda Muddy.

Elle s'appêtait à monter sur scène au Carnivore Hotel devant l'élite kenyane et les touristes qui se rendaient là-bas pour goûter à la faune kenyane – crocodiles, zèbres et, s'ils y mettaient le prix, animaux protégés.

Comment se fait-il que Muddy et Maria s'entendent si bien ? m'étais-je demandé d'innombrables fois. Maria n'avait fait aucune erreur de parcours, hormis son mariage avec O plaisantions-nous, Muddy et moi. Il y avait toutefois du vrai là-dedans. Mais un jour, j'avais fini par comprendre que O était simplement l'homme dont elle était tombée amoureuse. Maria avait moins eu son mot à dire dans cette situation que lorsqu'elle avait fait le choix de s'inscrire à l'institut pédagogique et de consacrer chaque année de sa vie à sauver un élève sur cent à l'école primaire de Kangemi. Je suppose que, comme Maria, je n'avais pas vraiment le choix non plus – Muddy était la femme que j'aimais.

« Ouais, elle a presque fini les cours... J'aperçois la terre promise – c'est parti pour la bringue, Ishmael, dit O en riant entre deux bouffées.

— Et Janet, elle vient ? » enchaîna Muddy.

Janet était la fille officiellement adoptée par Maria, aujourd'hui étudiante en première année à l'université de Nairobi. Son vrai père vivait toujours à Mathare et buvait toujours du *changaa* illégal en copieuse quantité. Réfugié rwandais, il avait trouvé son salut dans l'autodestruction. Quelques années plus tôt, O et moi avions arraché Janet aux mains d'un violeur et à une vie qui serait rapidement devenue un enfer. Muddy lui avait redonné espoir, mais c'était Maria qui était devenue sa mère de substitution.

« Non, à cause des examens... soi-disant. Je la soupçonne d'avoir d'autres projets – ta performance ou une soirée entre copines ? dit O.

— Je veux que mon texte véhicule une colère justifiée et un espoir. Qu'est-ce que tu en penses, O ? L'espoir et la colère peuvent-ils coexister ? »

Maintenant, j'étais sûr qu'ils étaient tous les deux défoncés. C'était ce qu'ils préféraient : philosopher en fumant un joint. O cessa d'émincer ses oignons rouges.

« Ouais, absolument. L'espoir, dans un moment comme celui-ci – il agite les mains autour de lui – l'espoir seul n'a rien pour le retenir au sol... Il n'a pas d'ancre, et il est dépourvu d'action. Il faut de la colère là-dedans pour maintenir l'espoir en vie. Il faut lui donner du punch... »

Il oublia les oignons et commença à hacher de l'ail.

« Ce texte – je suis furieuse que ces connards pensent encore que ces machettes chinoises serviront simplement aux récoltes dans les champs. Je ne connais que trop bien la rhétorique, dit Muddy.

— Putain, tu vois le Rwanda partout, Muddy. C'est le Kenya, ici. On connaît la violence. Souviens-toi : pendant que d'autres Africains demandaient leur indépendance, on était dans les forêts en train de se battre, répondit O.

— Eh, Castro-Mao-Guevara, je connais la rhétorique. Les gens disaient la même chose au Rwanda. Vous appelez ça "une petite effusion de sang" au Kenya ? Eh bien, sache que les "petites effusions de sang", ça n'existe pas », déclara Muddy sans laisser paraître son amertume.

O commença à dire quelque chose, mais elle leva les mains pour l'interrompre.

« Attends, attends... Chaque goutte de sang est un déluge ! » s'écria-t-elle.

Ravie, elle frappa dans ses mains et nota cette phrase.

O tranchait à présent une tomate, la gousse d'ail laissée à moitié hachée.

« Mais qu'est-ce qui manque à ma putain d'omelette ? »

Je pointai du doigt les champignons puis les poivrons verts et rouges – tous des légumes du jardin de Muddy – qu'il devait encore hacher. Son portable sonna.

C'était le médecin légiste. Il avait quelque chose pour nous. Nous ne nous attendions cependant à rien d'utile. Aux États-Unis, on a l'habitude de dire : « Pas de corps, pas de condamnation », mais au Kenya, la découverte d'un cadavre dans la forêt de Ngong signifiait juste que nous détenions une preuve comme une autre, dont l'importance était uniquement déterminée par les puissants.

« Suite au prochain numéro... Faut qu'on s'arrache », dit O à Muddy.

Quand il était défoncé, il aimait avoir l'air cool, comme un rappeur. Mais ça ne m'agaçait plus. Après tout, l'Amérique pop noire était omniprésente au Kenya, que ce soit dans les

morceaux en kiswahili des chanteurs hip-hop ou dans le look des adolescents des rues de Nairobi qui ressemblaient à de pauvres gangsters tout droit sortis de Camden, dans le New Jersey.

J'embrassai Muddy puis suivis O qui sortait.

Peter Kamau me rappelait beaucoup Bill Quella, le médecin légiste de la police de Madison. BQ venait du Sud, du cœur du Sud, aimait-il dire, et il adorait les expressions de chez lui – il avait un jour dit d'une victime qu'elle était aussi gorgée de sang qu'une tique. Peter Kamau utilisait beaucoup de proverbes, de devinettes et d'aphorismes qui n'avaient de sens que sur son lieu de travail. « *Mieux vaut mort que jamais* » était un de ses préférés.

Kamau et BQ, tous deux grands et minces, fumaient bruyamment et claquaient des lèvres lorsqu'ils faisaient passer leurs cigarettes d'une extrémité à l'autre de la bouche. À l'évidence, leur métier exigeait certains traits de personnalité, l'un d'eux étant un goût prononcé pour les expressions. Cependant, Kamau, contrairement à BQ, était un fervent chrétien qui priait pour chaque corps qui échouait sur sa table.

À notre arrivée, Kamau était assis dans un coin sur une chaise de bar, comme s'il regardait un spectacle. Les lumières étaient éteintes, à part celle qui éclairait les restes du défunt. Kamau descendit de sa chaise et alluma les lumières, mais il nous aurait rendu service en les laissant éteintes. Moi qui trouvais glauque le labo de BQ ! Dans celui de Kamau, des sacs de glace étaient posés sur les corps afin de les conserver, aussi le sol était-il couvert d'un mélange trouble d'eau tiède et de liquides organiques d'origine humaine.

Kamau nous fit entrer dans son bureau qui ressemblait à celui d'un responsable d'usine : situé au même étage, tout ce

qui le différenciait du labo, c'étaient quelques piètres morceaux de bois peints en blanc assemblés à la va-vite entre lesquels on avait coincé des fenêtres. Mais ici, au moins, le sol était sec. Il leva les mains en l'air tel un prêtre sur le point de nous bénir.

« Dès que j'ai vu le corps, j'ai compris. J'ai compris qu'il essayait de me dire quelque chose. "Parle, je t'écouterai", ai-je dit à l'homme. Quant à toi, demande et tu obtiendras ce que tu veux, déclara Kamau en pointant O du doigt.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Votre homme est un Noir, annonça le médecin légiste.

— Merde, Kamau, évidemment qu'il est noir ! m'impatientai-je.

— Une minute, ouvrez vos oreilles et vous entendrez. Je n'ai pas dit qu'il était kenyan ni africain. J'ai dit qu'il était noir. »

Kamau était à peine capable de contenir son excitation, mais il attendit que mon ami lui demande de s'expliquer.

« Taille : un mètre quatre-vingt-dix. Ses vêtements, du moins ce qu'il en reste, semblent américains. Mais cela revient à dire que l'eau est mouillée. J'ai trouvé ceci dans sa bouche. »

Il déposa deux petites moitiés de capsule sur le bureau et sortit une loupe de sa poche arrière. Chacun de nous regarda par-dessus son épaule lorsqu'il nous signala la présence de marques sur elles à l'aide d'un cure-dents.

« Certains caractères sont effacés, expliqua-t-il. Mais il s'agit du mot "*hydroxyurée*".

— D'accord, mais qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

Kamau se redressa.

« L'hydroxyurée, commença-t-il comme s'il s'adressait à une classe de primaire, est un médicament utilisé pour soigner la drépanocytose. On peut être porteur d'un trait drépanocytaire ou bien de la maladie elle-même – celle-ci touche surtout la population noire. Le drépanocyte est une cellule qui

protège efficacement son porteur du paludisme – on pourrait considérer le trait drépanocytaire comme une immunisation naturelle. Mais admettons que vous viviez au cœur de la zone la plus chaude et impaludée d'Afrique, qu'on vous kidnappe et qu'on vous relâche dans une zone exempte de paludisme, vous développerez alors la maladie. Elle n'est pas mortelle, mais dans certains cas, assez douloureuse pour que vous ayez besoin d'être suivi par un médecin. Je parle d'une vraie douleur – comme si on vous clouait sur une croix.

— La drépanocytose... Jamais entendu parler, dit O.

— C'est normal. Pour celui qui se croit en bonne santé, la maladie est sans importance. »

Je ne savais rien au sujet de l'hydroxyurée, mais j'avais entendu parler de la drépanocytose. Mon ex-femme et moi nous avions fait un test de dépistage avant de nous marier. Il était hors de question pour elle de mettre au monde un enfant atteint de cette maladie. Si quelqu'un m'avait dit à l'époque qu'un médecin légiste dément serait le prochain à me parler de la drépanocytose dans le contexte d'une affaire de meurtre kenyane, j'aurais fait tester cette personne, mais pour suspicion de toxicomanie. Et pourtant, j'en étais bien là aujourd'hui, à songer gaiement que mon ex-femme m'avait au moins appris une chose utile.

« Un Noir sur dix est porteur du trait drépanocytaire. Quand un porteur se marie avec une porteuse, il y a de fortes chances que leurs futurs enfants le soient aussi. Le seul problème avec ta théorie, Kamau, c'est que notre gars peut venir de n'importe quel pays où deux personnes noires sont susceptibles de se marier. Il peut être britannique – merde, on n'a pas tous été vendus aux Américains quand même ! Espagnol. Brésilien. Cubain. Comment sais-tu qu'il n'est pas kenyan ? l'interrogeai-je, incapable de cacher mon agacement.

— Arrête, Ishmael, tu connais beaucoup de Kenyans qui prennent des médicaments ? Et tu ne crois pas que les Haïtiens, les Jamaïcains et que sais-je encore ont assez de soucis comme ça pour se préoccuper de la drépanocytose ? »

Kamau avait raison. Vu les maladies mortelles qui frappaient le Kenya, la drépanocytose devait être considérée comme une simple migraine : un Panadol et au lit !

« Vous savez ce que ça implique, si j'ai raison ? demandait-il en nous pointant du doigt tour à tour. Ça veut dire que la mort a pris la victime... — il baissa la voix — par surprise. Qui prend le temps d'avalier ses médicaments quand il sait que sa vie est en danger ?

— Je crois que Kamau a mis le doigt sur quelque chose. Deux tirs propres — ce n'est pas un meurtre à la kenyane. Quand on y réfléchit bien, le dernier assassinat politique propre a eu lieu en 1969. La victime était un syndicaliste, songea O à haute voix.

— Vous voulez un exemple de meurtre à la kenyane ? Rappelez-vous ce qu'ils ont fait à Ouko. Torturé, brûlé et tué par balle. Mes amis, cet homme est aussi américain que l'*apple pie*, annonça Kamau avec un rire idiot en me donnant un coup de coude dans les côtes.

— D'accord. Je veux bien admettre qu'il n'est pas kenyan. Il pourrait même être africain-américain. Mais prenons les choses dans l'autre sens. Qu'est-ce qui expliquerait qu'un Noir américain soit retrouvé mort au cœur de la forêt de Ngong ? interrogeai-je mes collègues sans m'attendre à la moindre réponse.

— Comment as-tu découvert cette histoire d'hydroxyurée au fait ? demanda O à Kamau, sincèrement intrigué.

— Ma deuxième bible, répondit le médecin légiste en désignant un épais livre jauni sur son bureau. Ce bouquin et

Google. Mes amis, je sais que c'est maigre, mais la drépanocytose, une exécution à Ngong, les vêtements... Enfin, c'est vous les détectives. Si vous avez une hypothèse, en avant pour le chemin de croix ! »

O et moi nous apprêtions à partir lorsque Kamau se mit à rire.

« Une dernière chose ! N'oubliez pas que les derniers seront les premiers, et les premiers, les derniers.

— Qu'est-ce que tu as d'autre, Kamau ? lui demanda O.

— J'ai trouvé ça dans son estomac. »

Le médecin légiste sortit un roulement à billes lisse et brillant de sa poche.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? l'interrogeai-je.

— C'était ça, son secret. Voilà ce qu'il voulait que nous trouvions. Mais il m'est impossible de résoudre cette énigme. En tout cas, je peux vous dire une chose : quelqu'un a un plan dans les parages, et il ne va pas être très content si vous le faites rater. »

Kamau n'aurait pu choisir meilleur moment pour prononcer cette phrase. À cet instant précis, une violente explosion retentit. Le sol sous nos pieds trembla, puis un profond silence s'installa.

« Et ceci, mes amis, était le bruit de son plan », dit Kamau.

Nous sortîmes juste à temps pour voir une énorme boule de feu s'élever dans le ciel.

Une bombe avait explosé quelque part dans Nairobi.

J'étais certain d'une chose : notre gars avait quelque chose à avoir avec cette explosion. Si quelqu'un avait voulu sa mort, ce devait être pour une raison importante, et mon instinct me disait que nous venions de l'entendre.

Toutes les personnes que nous avions besoin de voir se trouveraient bientôt sur le lieu de l'explosion ; autant aller

voir quel genre de preuves nous pourrions récolter. Ce furent donc les besoins de l'enquête, ainsi que la curiosité, qui nous poussèrent à filer vers le centre-ville sans même un au revoir à Kamau.

O appela Hassan sur son portable. Après plusieurs tentatives, il parvint à le joindre. Un attentat venait d'avoir lieu au Norfolk Hotel, et il était en chemin.

Je ne m'étais pas senti aussi américain depuis longtemps. À vrai dire, j'avais lutté contre cette tentation. Étant noir américain, j'aimais me perdre dans l'océan noir du Kenya plutôt que faire tache dans un océan de blancheur à Madison. Mais l'idée qu'un compatriote américain, un homme noir comme moi, ait été tué par balle et qu'on ait abandonné son corps au cœur de la forêt de Ngong pour qu'il soit dévoré par les hyènes faisait monter en moi une colère que je savais dangereuse. Aux États-Unis, on mourait de toutes sortes de façons, mais jamais ainsi.

Mon portable sonna alors que nous roulions vers le lieu de l'explosion. C'était Muddy ; quelqu'un lui avait annoncé par message que des attentats frappaient Nairobi. Je lui répondis que j'étais au courant – il s'agissait seulement du Norfolk, pas de toute la ville.

La sonnerie du portable de O retentit à son tour. Ayant senti l'explosion dans leur appartement, Maria voulait s'assurer qu'il était sain et sauf. Depuis que je connaissais O, c'était la première fois qu'elle l'appelait pour prendre de ses nouvelles. J'eus aussitôt un mauvais pressentiment.

Je repensai alors au jour où nous avions découvert notre homme, son petit sourire intensifié par la lumière terne du soleil et le silence bruyant de la forêt. Ce cadavre à Ngong me rappelait mes cours d'anglais en première année de fac sur *Antigone* – le roi abandonnait le corps d'un rebelle aux

bêtes sauvages... Et l'histoire se terminait mal pour toutes les personnes impliquées. J'étais maintenant certain qu'il n'y avait plus moyen de laisser tomber cette affaire, quelle qu'elle soit.

Chapitre 2

LES RACINES DE L'ESPOIR

Le chaos. À peine deux heures après l'attentat au Norfolk Hotel qui avait tué jusqu'à maintenant dix Américains, cinq Européens et cinquante et un Kenyans, la Kenyan Special Branch¹, la CIA et le personnel de l'ambassade américaine – entourés de badauds et de journalistes télé équipés de projecteurs – s'affairaient sur les lieux. Des klaxons de voitures retentissaient de façon aléatoire, et de petits feux somnolaient jusqu'à ce qu'une bourrasque les ravive puis s'éteignaient sous le jet d'un camion de pompiers solitaire qui, fidèle à la tradition kenyane, avait amené plus d'hommes que nécessaire. Le danger restait présent, cependant.

La compagnie d'électricité avait coupé le courant. Il y avait eu des coupures le matin même en fait, mais elles ne touchaient jamais les quartiers touristiques. Toutefois, des pics de surtension ranimaient régulièrement un générateur coincé quelque part dans les décombres, alimentant des

1. Services de renseignement kenyans. (*Toutes les notes sont de la Traductrice*)

climatiseurs, des sèche-cheveux et – je ne pus m’empêcher d’y penser malgré la gravité de la situation – toutes sortes d’accessoires érotiques restés branchés.

Ce chaos était la raison de notre présence. Il y avait forcément un lien entre l’attentat et notre homme. Peut-être pourrions-nous parler avec Hassan et les gens de l’ambassade américaine pendant que nous étions là. O et moi décidâmes de profiter de la situation en passant nous-mêmes le site au peigne fin. Jusqu’à maintenant, personne ne nous avait interpellés de toute façon, même pas pour nous demander nos papiers. Je suppose que nous nous fondions aisément dans le paysage.

On emmenait les blessés en urgence à l’hôpital et les morts à la morgue de la ville. Des morceaux de chair et d’os traînaient ici et là, certains d’apparence humaine, d’autres si déchiquetés qu’ils ressemblaient aux déchets qu’on trouve derrière un abattoir. L’odeur du sang, du pétrole, de l’eau et de la poussière se mélangeait à celle, discrète et acidulée, de l’explosif utilisé pour fabriquer la bombe, une odeur qui piquait le fond de la gorge. Cette vision de destruction dans la lumière de cette fin de matinée nous faisait prendre conscience de la cruauté du terrorisme. Quelques vieux chiens de police, offerts aux Kenyans par les Américains après le dernier attentat, flairaient les décombres, à la recherche de survivants. De temps en temps s’élevaient les cris d’espoir des policiers qui les guidaient, suivis du camion de pompiers en sureffectif qui arrosait ensuite la zone. S’ensuivaient des soupirs découragés quand il s’avérait que c’était une fausse alerte.

On discutait juridiction, on échangeait des arguments. Puisqu’il y avait des victimes américaines, le gouvernement américain avait le droit de mener son enquête, mais l’attentat s’était produit sur le sol kenyan et la majorité des morts étaient